

Chocolate

Chocolate — Thaïlande 2008, 118 minutes

Pascal Grenier

Number 263, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2009). Review of [*Chocolate* / *Chocolate* — Thaïlande 2008, 118 minutes]. *Séquences*, (263), 28–28.

Chocolate

Il y a quelques années, **Ong-bak**, un film d'art martial sorti de nulle part, a fait grandement parler de lui. Ce film thaïlandais redonnait une bouffée d'air frais à un genre éculé et permettait à Tony Jaa, la vedette du film, de se faire connaître internationalement. Si le scénario n'était qu'un faire-valoir pour les prouesses athlétiques et phénoménales de sa vedette, il reste que les séquences de combat étaient parmi les meilleures jamais filmées sur pellicule. Et ce film occasionna, en quelque sorte, l'essor du cinéma thaïlandais (en général et non pas juste comme cinéma de genre) sur la scène internationale.



Cinq ans plus tard, le même cinéaste laisse sa vedette masculine (avec qui il a aussi fait **The Protector** ensuite) le temps d'un film et nous propose une nouvelle découverte dans le monde des arts martiaux en la personne de JeeJa Najin. Contrairement au ton de **Ong-Bak** et de **The Protector**, celui de **Chocolate** est un peu plus dramatique et sérieux (et un peu lourdaud aussi), mais

reste un prétexte à mettre en valeur les prouesses de la jeune JeeJa Yanin, le pendant féminin de Tony Jaa.

Cette jeune femme de vingt-cinq ans est étonnamment crédible en jeune fille autiste qui a l'air dix ans plus jeune que son âge. Lors des séquences de combat, elle impressionne carrément par sa souplesse et ses prouesses athlétiques et martiales. D'ailleurs, ces séquences sont carrément à couper le souffle et nous rappellent les meilleurs films de Jackie Chan des années 80, où les cascadeurs en prennent littéralement pour leur rhume.

D'ailleurs, il ne faut pas manquer les *aoutche-takes* pendant le générique de fin ou sur le court *making-of* comme supplément. Bref, en cette période de cinéma numérique et cette triste ère de monde virtuel et technologique, un film de genre comme **Chocolate** est un retour à un cinéma libérateur, brut et non aseptisé. Dommage que le film soit sorti directement sur format numérique, car il méritait un bien meilleur sort.

SUPPLÉMENT : Documentaire de tournage.

PASCAL GRENIER

Hazard

Shin, un étudiant de Tokyo, décide de fuguer à New York, la ville la plus dangereuse pour les Japonais, lit-il dans un guide de voyage. Il fuit un Japon trop amorphe pour lui, ou plutôt un pays «léthargique, mais sans répit», comme le répète le narrateur tel un mantra. En arrivant à New York, Shin comprend assez vite que son guide ne ment pas, jusqu'à ce qu'il trouve refuge chez Lee et Takeda, deux voyous bienveillants qui lui apprennent la liberté.



Simple histoire d'éveil à la vie, **Hazard** est malheureusement miné par l'interprétation outrancière des acteurs américains toujours en mode vocifération. Même si le réalisateur Sion Sono, plus connu pour ses délires grotesques (**Suicide Club**, **Love Exposure**) délaisse ici l'horreur, il conserve toutefois ses excès coutumiers, qu'il prête à ses personnages, à Lee surtout dont l'exubérance

folle, apparemment synonyme de liberté, ne tarde pas à nous lasser. Le cinéaste se rattrape par son travail d'esthète, filmant la ville à travers des textures granuleuses et des couleurs sales comme Scorsese pouvait le faire dans **Taxi Driver**, suivant ses personnages dans de longs plans en apparence improvisés. Il y a une énergie dans la mise en scène qui épouse parfaitement l'exaltation de ses personnages atypiques, mais le scénario, empruntant une formule anecdotique inégale, est trop paresseux pour soutenir l'intérêt, alors que le propos, déjà stéréotypé, est souvent trop explicite.

Quelques touches poétiques relèvent l'ensemble, cette scène magique avec des imperméables colorés par exemple, le vol dans un bar de jazz, ou encore cette narration tenue par Shin enfant, par son double plus jeune de douze ans, une voix poétique rappelant par moments la narratrice naïve de **Days of Heaven**. De manière encore plus patente, Siono cite **Mauvais Sang**, le drame poétique de Leos Carax, en en reproduisant le plan final, alors que Shin enfant court sur une piste de décollage en battant des bras pour s'envoler. Comme chez Carax, l'effort est vain, les personnages sont condamnés à rester au sol, la rédemption n'est possible que par l'image qui capte ce geste désespéré.

SUPPLÉMENTS : Entrevue avec le réalisateur, documentaire de tournage.

SYLVAIN LAVALLÉE

■ Thaïlande 2008, 118 minutes — **Réal.**: Prachya Pinkaew — **Scén.**: Napalee, Chukiat Sakveerakul — **Int.**: JeeJa Yanin, Hiroshi Abe, Pongpat Wachirabunjong, Taphon Phopwandee, Ammara Siripong, Dechawut Chuntakaro — **Dist.**: Séville.

■ Japon, 103 minutes — **Réal.**: Sion Sono — **Scén.**: Sion Sono, avec la collaboration de Kazuyoshi Kumakiri — **Int.**: Jo Odagiri, Jai West, Motoki Fukami, Sayako Hagiwara, Carson Grant — **Dist.**: Evokative Films.